

françois bon
recherche
d'un
nouveau
monde

publice.net

SOIR À WOLFVILLE	3
GÉOGRAPHIE PAR LIGNES	8
APPAREILLAGES DE LIAISON	11
VILLES AFFLEURANTES	13
PROTÉGER DÉFINITIVEMENT LES ARBRES	15
COMBAT POUR QUE LA TERRE RESPIRE	17
SURVEILLANCE	19
STOCKAGE ISOTHERME DES IMAGES ET PAROLES	21
BORNAGE DES VILLES	23
SANS LOGEMENT TOUT LE MONDE	26
LE BÉTON POUR CIEL	29
RENDEZ-VOUS SOUS OPAQUE	31
DÉMOLITION PLACE DES ARTS	34
ON AVAIT TENTÉ CES PUITS	37
TRAVERSÉE DU PONT	40
MOTIFS DE PLAINE	43
JONCTION	48
DES HOMMES S'ENFUYAIENT	50
UNE VUE ÉVIDENTE DE L'ANGOISSE	52
ORGANISATION DU TRAVAIL	55
CHIENS TRANSPARENTS	58
TOURNESOLS EN SOUVENIR D'HADOP	61
CHAMBRES D'INVENTION	63
VISA D'ENTRÉE	69
LA VILLE ÉTAIT TRISTE	73

soir à Wolfville



La ville était une rue. Des kilomètres, on longeait les maisons qui la bordaient, elles-mêmes gardaient distance. On reconnaissait les riches et prétentieuses, d'autres plus anciennes, minces et tarabiscotées, mais mieux fondues au paysage, et quelques pauvres parfois, avec autour ces restes ou épaves.

Bien sûr la vie sociale s'effectuait comme ailleurs, près de l'église, grand bâtiment austère et clos, comme hostile, ces blocs allongés de briques claires qui abritaient université et écoles.

Plus loin, dans l'ordre, un magasin de peintures et outillage, et pour voisin des matériaux de construction : c'est qui passait devant, ici.

Je suppose qu'ils avaient un supermarché (mais un seul) pour la nourriture – je l'avais aperçu, un peu plus loin. Un marchand d'ameublement, deux garages aussi, avec ces grosses voitures qui leur étaient nécessaires, ici où le temps n'était pas toujours agréable et qui passaient sourdement, leurs moteurs plus silencieux que les nôtres.

Le petit bâtiment plat qui servait de mairie, avec un panneau qui indiquait « gestion des affaires municipales », ça m'avait plu : ça ramenait à de bonnes proportions les bouffissures prétentieuses qu'on a laissé grossir chez nous, comme si la démocratie l'exigeait. Il paraît (j'avais aperçu chez un des enseignants, qui vivait là depuis longtemps, on avait longtemps regardé la mer, et longtemps aussi il m'avait expliqué les îles, et la forêt derrière) qu'un vieil homme autrefois faisait ces sculptures de bois, mais il avait disparu maintenant.

Un autre enseignant, le lendemain, m'avait parlé de ces heures en voiture. Jamais celles pour revenir : il ne parlait que de celles pour partir. La grande ville, celle dont il était venu, était à quatorze heures de distance, à vitesse régulière, sur ces rubans monotones trouant les arbres sans virages, et tissés de neige.

Probablement que je n'avais pas tout vu. Ce matin, où j'avais longtemps marché, suivant la mer, j'étais entré dans une des

maisons de bois, pas sûr qu'il s'agisse d'un lieu public, malgré le mot « ouvert » suspendu de biais derrière la fenêtre. On m'avait servi du café, et ce sandwich dit « donair », minces lanières de viande avec de l'oignon, sur une galette fruste. La femme qui servait n'avait pas d'autre client : elle s'était rassise devant son téléviseur en langue étrangère, de ces séries à répétition et sirènes de police, qui encombrent la planète entière.

Sans doute que je ne savais pas leurs activités : une femme, mère de famille, avait refermé quand je passais la porte de sa voiture sur son enfant qui portait un violon, il y avait donc quelqu'un qui l'enseignait, et des concerts parfois.

Plus loin au nord, à trois heures d'ici, un bateau partait le soir et traversait la baie, vous déposait au matin dans le pays d'en face.

Ils disaient qu'Internet avait profondément changé leur vie, j'avais entendu la même phrase plusieurs fois. À 18 ans, à 17, à 19, les enfants partaient, la vie tournait : d'autres enseignants se relayaient pour les plus jeunes.

« Pourquoi la langue, ici, n'a-t-elle pas changé depuis 200 ans ? Pour cet isolement... », disaient-ils, et c'était étrange pour moi de retrouver tant d'accentuations, tours de grammaire entendus enfant, disparus maintenant.

Longtemps, sur la route, j'avais regardé ces camions grimpant

vers le nord et ne s'arrêtant jamais, passant clos, rutilants, fermés. Là où j'avais dormi, le numéro de la maison, sur la rue, c'était 1800 et des poussières : on avait mangé ce soir-là des coquillages poêlés chez le pêcheur, cela aussi nous l'avons oublié.

Puis le soir, et tôt le matin, j'avais regardé et écouté l'énorme vent battre la côte et hérir les vagues, à quelques dizaines de mètres de cette vieille fenêtre, mal étanche.

« On apprend à se trouver soi-même », m'avait dit l'un d'eux, quand je j'avais parlé de cet isolement. « La ville ne manque pas tant que ça », il avait continué. « C'est facile, de s'en passer. On pense autrement, on vit autrement. »

« On se fait, de loin, une autre idée de votre monde », j'avais dit. J'ai parlé de ces tempêtes, puisque celle-ci, autour de nous, ne cessait pas : « On reste chez soi, on n'y pense pas », m'a répondu un autre.

Que prenons-nous à la ville, à quoi ils ne sauraient ici prétendre ? « C'est facile, la ville, tu sors, tout est là. Ici, on est en petit nombre, on se croise, il faut se connaître. – Apprendre à laisser du silence, m'avait dit un autre. »

Et puis ils m'avaient reconduit. On a roulé deux heures. C'est une ville toute petite, dans laquelle on est arrivés, mais les maisons sont jointives, avec une rue principale, et le car qui m'emmènera

demain.

Wolfville, soir à Wolfville. J'écris cela : se les remémorer eux. Se remémorer la mer. Emporter avec soi un peu de l'isolement, et l'horizon grand. Que cela, à vous aussi, soit peut-être favorable.

géographie par lignes



Les espaces, les distances étaient décidément trop immenses. Les villes, si on avait ici transposé les modèles de nos vieux pays, toujours en brouille, auraient été des îles que ces étendues auraient séparées, définitivement, irrémédiablement séparées. Et puis, dans cette confrontation plus brute des éléments, que le froid amplifiait, sur la vieille surface gelée de la terre, les lignes de contact, d'énergie, d'intensité (les termes variaient selon les communautés), étaient bien mieux perceptibles. On sentait la vieille planète s'ebrouer ou trembler sous soi, on savait ce vieux combat et comme il vous requérait vous-même : la vie n'était pas

facile, ici.

Alors on avait simplement disposé les maisons selon ces grandes lignes d'intensité.

Les lignes parcouraient l'espace, s'étendaient sur des milliers de kilomètres. C'étaient aussi des chaînes de solidarité, on connaissait qui vous voisinait immédiatement, d'un côté et de l'autre, mais rien n'empêchait l'échange, s'implanter là-bas, plus vers l'amont, où la ligne se cherchait, se prolongeait dans les frontières mal connues où ces étendues semblaient infiniment se prolonger, s'étendre.

Des marcheurs aussi, qu'on hébergeait. Ils passaient. Ils disaient les récits : on n'avait pas occasion, autrement – trop pris aux simples tâches de la survie, de l'aménagement, des ressources d'industrie et de commerce –, d'avoir nouvelles de ce qui était loin. On avait abandonné depuis longtemps ces systèmes d'information dits télévisés, qui prétendaient surtout vous enseigner le temps qu'il faisait, là-bas, et quelle catastrophe encore avait eu lieu.

On disait qu'à tel ou tel endroit, estuaire près d'une côte, élévation de roc à pic sur un fleuve, les lignes se rejoignaient ou se croisaient. Que la langue qu'on partageait de maison à maison n'était plus si facilement compréhensible.

On disait qu'on devrait, un jour, tenter de passer d'une ligne à l'autre, qu'on apprenait beaucoup à le faire.

Les lignes n'étaient pas droites, mais courbes. Non pas discontinues cependant, mais dans leurs sinuosités épousant les forces naturelles.

On rêvait d'en avoir une vue depuis très haut (autrefois on s'y promenait, dans le ciel, en avion) : c'était bien avant qu'on dispose ainsi, jusqu'à l'infini, nos maisons.



appareillages de liaison

Au nouveau monde, l'espace et les distances n'étaient pas les mêmes. On ne s'installait pas sur de l'ancien : le contact au sol, on n'avait pas besoin de le nommer fondation, il ne créait pas ce qu'on dit ici enracinement.

Au nouveau monde on greffait, là où on était, le lieu qu'on habiterait et c'était comme perpétuellement démontable. À preuve ces cloisons de bois assemblées et multipliées, juste posées sur leurs plots de parpaings pour isolation : on ne faisait pas mal au sol, juste on s'y posait.

Restaient ces marques. Sur la paroi extérieure, on les retrouvait

chaque fois. Des compteurs, des chiffres de repérage, un branchement défaït.

Ainsi, on avait ici commencé par le lien, par une aspiration, par division même, peut-être, avant que les installations et maisons s'éloignent et prennent toute leur part d'espace ? Et ce qu'on nommait ville, sur quelle autre ville désormais disparue avaient-ils greffé leurs appareillages ?

Chez nous on vérifiait facilement : il suffisait de creuser, les morts même avaient leur pays fixe, et tout s'enserrait de voisin à voisin, murs mitoyens, clôtures. Chez eux, les morts même semblaient errer de coin de rue à coin de rue, parcs ouverts, à l'abandon sous les buildings.

J'avais photographié, jusqu'aux limites de la ville, ces branchements défaits : ils nous enseignaient quoi ?

villes affleurantes



On avait préféré ici installer les villes sous le sol. De même, les galeries qui permettaient, par véhicules électriques automatisés ou simples allées piétonnes, de joindre les différents quartiers et circuler des pôles habitations aux pôles travail, des pôles loisirs aux pôles marchands et ainsi de suite.

Ainsi, le sol lui-même restait vide, dégagé, libre pour l'exercice, ou la simple contemplation. Bien sûr, lorsqu'une ville est une telle réussite, on aurait aimé que le sol au dehors soit moins ingrat, moins plat, laisse plus de variété de paysages, et ainsi de suite. Combien de ces paysages défigurés, ailleurs, par le surgissement des raffineries et entrepôts, verrues commerciales, barres à

répétition de logements parallèles ? Ils s'appuyaient, eux, sur cette vieille tradition des villes pour cartes postales, si intimement liées à leur installation naturelle : Londres sur ses ponts, Venise dans sa lagune, Lhassa sur sa montagne.

Mais attention : les villes affleurantes n'étaient pas des villes souterraines. De larges cour ouvraient plein ciel, et ainsi nos fenêtres. Les rues, les travées étaient souvent à l'air libre. Seulement, dès que grimpé par les escalators ou ascenseurs au niveau du sol, plus rien de ce qui, chez nous, grouille, s'agit, bouge, fabrique, apprend, commerce. Non, juste l'indication de ce qui là-dessous se passe. On respectait la continuité de la terre, l'idée sauvage de sa surface.

Et que pouvait faire qu'ici le temps soit si rude ? Pendant les mois de neige, ce qui affleurait de la ville n'en était que plus singulier et plus abstrait. On vivait bien, ici.



protéger définitivement les arbres

Est-ce qu'une feuille d'arbre n'était pas l'emblème de ce pays géant ? Pourtant, à le survoler, on voyait les coupes rases. Parfois laissant même autour des joues lisses de la terre nue, au long des routes droites, quelques mètres de forêt en rideau pour cacher le massacre : l'industrie commande à proportion des dimensions, ici ?

Alors cette forêt continue, mêlée, que trouaient cependant tant de lacs, dans ces étendues immensément planes, striées parfois de zones agricoles, et s'écartant lorsque c'étaient des villes, avait fini par devenir impénétrable mais si pauvre. Les arbres, il fallait les protéger : espèces qu'on avait à cœur de maintenir dans nos villes,

mais les nouvelles zones de commerce, industrie et habitat, les échangeurs d'autoroute commençaient chaque fois par faire le ménage de la terre : on aménageait des parcs, cela suffirait.

La nouvelle loi de protection des arbres était sévère. S'ils voulaient se développer ici, à nous de leur résERVER leur espace, de tendre ces lanières qui leur permettraient de grandir droit, d'interdire à quiconque d'approcher.

On disait, avec des photographies presque comiques, ironiques, que la quantité de grillages, miroirs convexes, guérites et caméras, portails automatisés, était bien disproportionnée parfois à l'être végétal qu'ils avaient mission de sauvegarder : mais qui pour être sûr d'un tel jugement ?

Il n'y aurait plus la ville et la forêt, comme une ville sépare – avec ses prisons – le bien et le mal, et ce couloir aménagé comme une trouée, par lequel l'arbre planté dans la ville se reliait à la forêt en arrière, nous le justifierions pour quiconque tenterait d'en rire.

Il grandirait, l'arbre, on les enlèverait, les grillages : et où seront-ils, les moqueurs d'aujourd'hui ?

combat pour que la terre respire



D'ailleurs nous aussi quelquefois en avions marre de nous-mêmes : la façon dont nous avions recouvert la vieille Terre de nos routes, bitumes, parkings, dalles de ciment. Rien ne respirait plus : nous-mêmes, à nous respirer les uns les autres, on étouffait. On le sentait, dans les villes : le sous-sol n'était pas à l'aise. Parfois, à marcher loin dans les arbres, la vieille forêt, à suivre à pied un rivage, une rivière, on le sentait : tout était plus calme, et nous-mêmes au-dedans, aussi.

Mais pas dans les villes. On avait fait des mesures, placé des détecteurs : dessous, cela bouillait, se déformait, le sous-sol de la

ville était instable, protestait contre notre occupation irraisonnée, cette croûte de buildings et immeubles et maisons où nous venions gaspiller, électricité et gazole, les plus anciennes ressources. Le sol de la ville enflait, se distordait.

Depuis deux ans, dans les espaces libres des villes, on avait commencé d'installer ce système de pailles de métal : de simples tubes (on les nommait jeu d'orgues, et parfois le vent, au soir, en tirait d'étranges accords), mais plantés le plus profond possible.

Ainsi, la terre à nouveau respirait. Nos villes ainsi trouées étaient-elles mieux tolérées de la planète usée. Ce n'était pas très beau, non, et cela nous rappelait que par trop la fragilité ici de notre condition, les abus inconsciemment commis.

On se prenait à rêver d'être soi-même, ainsi, lesté de ces tuyaux à respirer, qui vous pacifieraient l'intérieur.

surveillance



On ne pouvait se passer néanmoins de surveillance.

La vie privée dans ce pays était très respectée : certes, on pouvait se promener sans papiers d'identités. Ne franchissez pas les bornes de la convenance, n'allez pas au bord de ce qui est tolérable, personne ne viendra vous demander de compte : on pourrait croire, même, que rien n'existe, qui fait tant d'ombres (et de bruits de sirène) dans le grand pays voisin, ou du côté de nos vieilles villes.

C'est qu'on avait pensé tout cela bien en amont. Autant le prévoir dès le plan de masse des villes. Il suffisait finalement de si peu, de ces points de surveillance discrètement placés sur les meilleures

perspectives. On avait aussi cela, chez nous, l'été, pour la surveillance des forêts : ici, c'était facile d'observer la ville. On en avait dressé quelques théories : une perturbation à tel endroit se propageait forcément, on pouvait très facilement la repérer à ce qu'elle dérangeait, par cercles concentriques, en amont ou en aval. D'ailleurs, les hommes qu'on choisissait pour ces métiers étaient des hommes solides, attentifs aux signes. Il arrivait fréquemment qu'après quelques années ils préfèrent reprendre un travail qui soit plus de contact, et mobile. On les retrouvait dans les établissements scolaires, dans les lieux d'accueil et de discussion, pendant que d'autres observateurs montaient dans les passerelles. Aux périodes de transition, on les apercevait souvent tous deux ensemble, celui qui finissait et celui qui prendrait le relais. On espérait, un jour, un livre qui soit la somme de ces remarques et réflexions sur la ville.

Nous avons tant à apprendre, tous, de ceux qui restent longtemps témoins immobiles d'un point fixe de la ville.



stockage isotherme des images et paroles

Auprès des lacs et rivières gelés (et l'été même, l'eau assez froide pour un refroidissement efficace), on avait trouvé un modèle suffisamment économique pour la préservation des données : comment ferait-on, sinon ?

Ce type de silos était réservé aux données non fragmentables, mais celles qui encombraient le plus : les paroles, les images. On documentait le monde en permanence, images et paroles s'accumulaient. On avait créé des sites où chacun pouvait déposer ses enregistrements, ses captations. Bien sûr, cela avait peu d'intérêt, pour l'immense masse d'entre elles. Mais il n'était que penser à ces périodes dont on savait si peu du contexte concret :

Rabelais (et cet autre qui s'appelait Proust, François Proust) convoyant à pied, de Turin au Mans, l'hiver 1548, la dépouille de Guillaume de Langey. Ou le peu de visibilité du monde que propose Saint-Simon, tout entier à sculpter ses personnages. Ce n'est que plus tard (et même : qu'en restera-t-il, alors, de notre monde ?) que ces données pourront prendre de l'intérêt, et aucun de nous pour en donner des critères prédictibles. L'observation d'un carrefour, une conversation saisie dans la rue.

Ces silos demandent peu de maintenance. On héberge les techniciens sur place : il faut sans cesse des extensions neuves. On y accueillait des chercheurs, pour des sondages, des cartographies et repérages : la contrainte, pas le droit de rien copier pour leurs archives personnelles.

Quelques-uns protestaient au sujet de la déformation induite dans le paysage : on avait fait le minimum, cependant.

bornage des villes



Il était plus que temps de réagir à cette prolifération désordonnée des villes, mangeant le territoire.

Ces lotissements, ces alignements d'immeubles, ces distances énormes entre là où on habite et là où on travaille, ou se ravitaille : allez donc chercher où cesse la ville, où commence la campagne.

On y perdait des deux côtés : à preuve le vieillissement des centres-villes, ces appartements insalubres, au-dessus de rues piétonnes devenues infréquentables la nuit, ou vouées à la bouffe et au loisir. De même, ces extensions, à chaque porte de ville, des

zones d'entrepôts et de service : quoi de plus moche ?

Il faut rendre hommage aux habitants, aux municipalités, aux techniciens et cartographes : en quelques années, on avait installé autour de chaque ville une zone protégée, rasée. Chacune comportait, côté ville, des aires aménagées ou réserves naturelles, et perspectives paysagères. Côté campagne, ce qu'il fallait de services et matériels, d'accès aux voies ferrées et gares de fret routier. Les anciens silos en matérialisaient souvent la frontière.

Vous souhaitiez la ville : elles étaient bien plus animées d'être concentrées, organisées, vivantes. Vous vouliez vous établir à la campagne : les tâches n'y manquaient pas. Des services de train permettaient l'accès à l'hyper-centre, et ce qu'on nommait bordure, tout autour (c'est ce mot qu'on avait retenu entre plusieurs) était propice au stockage des véhicules.

La vaste couronne circulaire de ces bordures permettait bien d'autres services : on avait débarrassé la ville des antennes et relais, l'Internet y était libre et gratuit, sans danger. Les dispositifs techniques de surveillance permettaient la mesure de l'air (mais quasiment plus de problèmes avec l'air maintenant que cette large frange vierge était ménagée). Des mesures d'activité très précises, selon les micro-variations de températures, ou du bruit, étaient publiquement disponibles en permanence.

On était capable bien sûr d'intercepter très vite quiconque voudrait transgresser : on n'avait pas, hors raison de service, à venir là.

Il était question maintenant d'adapter le système aux villes plus petites, peut-être même aux villages : on hésitait, cependant.



sans logement tout le monde

Sans logement ne signifiait pas sans abri.

Dans cette grande ville, on avait soigneusement tout étudié.
Dans la journée, les bureaux, les commerces, les hôpitaux, écoles et toutes activités.

Mais à quoi servaient-ils, finalement, ces appartements qui encombraient le pourtour des villes ? On les construisait tous pareils, la vie y était triste, et, quand ceux qui les habitaient s'y réfugiaient, la ville était vide. Et pour faire quoi ? Se nourrir ? Les galeries souterraines fournissaient largement à tout désir, toute variété. Prendre soin de son corps, le laver, le baigner, le muscler ?

La ville y pourvoyait, en général à quelques étages des bureaux. Se distraire, regarder la télévision ? Facile. Restait évidemment la famille, le couple, l'amour : pas question de noyer cela dans la ville. Mais c'était déjà, depuis si longtemps, des heures si compartimentées. On avait adapté les hôtels en surnombre, et chacun disposait par son entreprise de clés d'accès valables deux heures ou même un peu plus, et avec tellement d'avantages.

Dans cette ville, on était finalement satisfait de l'expérimentation. Des parcs avaient remplacé les anciens immeubles. On trouvait que désormais, ici, on socialisait mieux, on déambulait plus. Finalement, on se cloîtrait beaucoup moins, on achetait plus.

Et qui se plaignait d'être désormais débarrassé même du sommeil ? Ce qui mangeait le temps, avant, c'était le temps de transit. Maintenant, c'était où on voulait. On s'installait là, tout confortablement. Le matin, on entrait dans ces établissements avec cabines, on y prenait soin de votre linge. On avait oublié la notion d'objets personnels. On se connectait où on voulait, on disposait chacun de l'accès à sa banque virtuelle. On avait sur soi l'appareil informatique à tout faire : vous vouliez retrouver un proche dans la ville, c'était facile. Vous vouliez vous isoler là, tranquillement, pour quelques heures de repos ? Rien de plus

facile.

Comment comprendre la réticence qu'offrent d'autres villes modernes pour ces nouveaux usages : ils sont, dit-on ici, la quintessence de la ville. Au point d'avoir beaucoup de mal, lorsqu'il leur arrive de voyager.

le béton pour ciel



On en était émerveillé, parfois, mais craintif plutôt : c'était si facile de s'engager sur une mauvaise voie. Vous bifurquiez, tourniez, des voitures au-dessus, des voitures au-dessous : mais vous, vers quelle ville désormais projeté ? On le découvrait parfois des kilomètres plus tard, quand évidemment il n'était plus possible de faire demi-tour. Alors quelle importance : les villes ici avaient même fonction, et large territoire autour, vous retrouviez facilement vos repères, puis de quoi s'y loger, s'y nourrir. On vous traitait avec cette générosité polie qui ici était la marque : est-ce qu'eux-mêmes avaient choisi telle ville plutôt qu'une autre ? On en rêvait, de ces noeuds de béton superposés dans le ciel de la

ville – vrai que la nuit parfois ils changeaient de disposition et d'orientation ?



rendez-vous sous opaque

On avait disposé ces parois opaques reconnaissables.

On entrait, on signalait sa présence. Dans les lieux de grand passage, on vous demandait préalablement de choisir telle ou telle des portes selon votre lieu de résidence, ou de secteur d'affectation de travail dans la ville.

Votre appel était pris en compte. C'était là, l'immense révolution, la novation formidable de ce système : quelqu'un, ou vous-même si vous n'étiez pas derrière la cloison opaque, receviez selon votre proximité et votre disponibilité un signal, et c'était à vous d'entrer, de vous asseoir derrière la table, de prendre la chaise

vide, d'entamer le dialogue.

Comment penser que vous puissiez rencontrer, dans l'immensité et le brassage de la ville, quelqu'un avec qui vous auriez pu préalablement avoir affaire ?

On avait bien dû, cependant, le prévoir : chacun traîne avec soi des noms qu'on n'aime pas, des crasses qu'on vous a faites et qui perdurent, ou ne serait-ce que leur mesquinerie – on n'en a jamais tant que ça, mais quand même. Ou bien gens qui auraient interféré avec votre vie privée : dans ce cas, on se saluait, mais vous, qui aviez été convoqué, repartiez aussitôt, le signal était renouvelé pour quelqu'un d'autre.

On n'était pas contraint à venir régulièrement. Globalement, disait-on, le système s'équilibrail : quelques-uns en profitaient trop souvent, d'autres rechignaient.

Mais c'était si simple : on s'asseyait, on signalait sa présence, on attendait l'interlocuteur, et alors tout était permis pour faire le point, décrypter, analyser. On était protégé : c'était de toute façon dans un lieu public, et de toute façon derrière la cloison opaque.

Le système était au point, les lieux assez nombreux, sous les bureaux, dans les gares, dans les galeries commerçantes. Vous-même, lorsque c'était à vous de rencontrer l'interlocuteur

anonyme et prendre à charge ce qu'il vous livrait, c'était un exercice où il vous fallait être à l'écoute, et responsable.

C'était surprenant, parfois, de trouver encore des personnes qui avaient effectivement remarqué, n'importe où sur leur chemin, les cloisons opaques si reconnaissables, et en ignoraient la fonction.

démolition place des Arts



On regardait cela ensemble. Ils travaillaient, on apercevait même les silhouettes, dans les cases ouvertes sur le vide, à l'étage.

Juste auprès, puisque cela s'appelait dès à présent Place des Arts, il y avait le musée d'art contemporain tout neuf, et un grand théâtre qui faisait aussi bien palais des congrès ou capable d'accueillir les grands ballets et spectacles de variété.

Il restait cette rangée des anciennes maisons de briques, et comme ils les levaient l'une après l'autre, les gravats à terre de la première s'opposaient à la face verticale et trouée.

Le type contre le grillage ne bougeait pas. Et il me parlait dans une langue que j'avais du mal à identifier. Dans quelle langue

finalement étions-nous arrivés à échanger ? Mais on était là tous deux, devant ce grillage, avec le vent qu'avait fait naître ici la nouvelle et trop grande place avec ses bâtiments neufs pour les arts, il s'y mêlait en ce début d'hiver des rafales de pluie mêlée de neige, et moi, ce que me disait ce type, je n'y comprenais rien.

Des gravats, à l'horizontale, qu'il me montrait, j'avais répondu : « Vous avez vu, les couleurs disparaissent, il n'y a plus de couleurs... » Mais j'étais bien persuadé qu'il n'avait rien saisi de ce que je lui répondais.

Et puis, des cases vides, « C'est comme un tableau, j'avais dit, tout suspendu, tout accroché, la vie qu'on laisse, de soi, sur les murs... » Il avait semblé approuver. Le vent et la pluie s'étaient faits plus violents, et maintenant le soir tomberait vite, il n'y aurait bientôt plus rien à voir. Plus, de toute façon, les engins remisés sur le parking dessous auraient vite raison de cette maison-ci comme de la première.

« Les trous ? », j'avais demandé : puisque c'est ce qu'il semblait me montrer. J'avais vu des photographies de guerre civile, Beyrouth probablement, où les ouvertures à l'horizontale dessinaient, laissant percevoir ces escaliers-jouets, les mêmes perspectives qu'ici. Le type bougeait drôlement ses doigts, marmonnant cette langue incompréhensible, étrangère.

« On pourrait marcher comme cela dans toute la ville, traverser tous les immeubles, je lui ai dit, en montrant les trous, et l'escalier mis à nu. » C'était cela qu'il fallait dire, du moins il était content, apparemment, que je le comprenne.

Oui, une série d'ouvertures, ainsi, dans les étages de la ville, qui puissent la rendre continue. Est-ce que, ici, ce n'est pas ce qu'ils avaient tenté en partie, dans les élévations neuves qui remplaçaient une à une, peu à peu, les anciennes rues ? La nuit tombait, je devais entrer au musée, lui le type regardait au grillage sans plus se préoccuper de moi, aujourd'hui je ne sais même plus son visage, à peine un fragment de profil sous la capuche lourde.



on avait tenté ces puits

On avait tenté ces puits dans la ville. Ils étaient larges et commodes. On avait tenu à ce que la communication depuis la surface vers ceux du fond manifeste une continuité, une solidarité.

Ainsi, ceux du dessus avaient la pluie, les soucis, les moteurs et les bâtiments, tout ce qui concernait les soins, l'administration, l'éducation. Ceux du dessous avaient leurs ordinateurs aux écrans bleus, les livres dans les galeries de souterrains, la paix de l'étude et la lumière artificielle.

Les puits servaient à ce que les deux mondes, la ville, et la ville sous la ville, puissent échanger. Parfois, ceux du fond avaient à

monter vers les lycées, les hôpitaux, les grandes administrations, les usines, ou passer les examens habituels. Plus souvent, on accueillait ceux du dessus, on leur expliquait ce qui tenait de la mémoire collective, et ce qu'on gardait là, pourquoi il était bon que la ville, prise à ses activités modernes, dans l'hostilité du monde environnant, dans l'hostilité de ce qu'étaient désormais les éléments climatiques, dans la vitesse à quoi contraignait désormais l'économie, la production, les échanges – puis, il faut bien le dire, le désintérêt global pour ce qu'on faisait nous, là-dessous.

Toutefois, on manifestait par les puits, et les points de passage ménagés ça et là dans les lieux principaux d'activité, que la collectivité était une. Ceux du dessous régulaient une partie des échanges, des loisirs, puisque même là-haut tout passait par les ordinateurs. En échange de quoi on voulait bien, ceux d'en bas, les nourrir. On n'avait pas voulu des anciens modèles de cloître et d'abbaye : d'abord parce qu'on avait laissé tout ça au rayon vieilleries, et les églises et cathédrales servaient seulement de repères illuminés pour se figurer l'infrastructure des villes. On ne voulait pas être à l'écart, on voulait être au même endroit : la ville nous superposerait avec précision, indissolublement. Et aussi parce que rien n'était figé : on accueillait pour quelques années

quelqu'un du haut qui souhaitait s'instruire ou écrire, ou renvoyait dans l'activité extérieure ceux qui, en bas, se sentaient assez forts pour une période missionnaire.

Ces derniers temps, cependant, il fallait souvent des requêtes, des pressions, et on constatait des négligences, des attentes : ils ne les entretenaient plus, les puits. Ils ne remplaçaient plus les lumières, ne s'occupaient plus des élévateurs. Si la ville sous la ville se coupait définitivement du monde extérieur, qui y perdrat ?

traversée du pont



Quiconque traversait savait le risque encouru. Rien ici n'était fait pour aider. Il y avait la ville sombre et la ville claire. La ville de nuit et la ville de jour. On disait que la vie était plus calme là-bas, et les durées plus stables, plus égales. On disait qu'on vous accompagnait pour l'essentiel, et qu'on vous rassurait lors des principaux cahots ou secousses. Bien sûr il y avait des échanges. Elles se faisaient en véhicules rapides : et voilà, c'était ici le passage. Les véhicules chargés des approvisionnements passaient aussi par le tunnel : mais ceux-là ne communiquaient pas avec nous, s'abouchaient simplement aux espaces de livraison et

repartaient. On avait depuis Calais (tout le monde disait « depuis Calais », mais à quoi faisaient-ils allusion, s'il y avait eu une explication elle était oubliée depuis longtemps) des techniques sûres pour clore les camions et leurs contenus. Quant aux véhicules rapides, qui ils emmenaient, qui ils ramenaient, c'était bien plus difficile à savoir : on disait qu'ainsi, sans prévenir, on vous prenait. Qu'on n'avait jamais vu, dans ces conditions, que quelqu'un qui avait été emmené revienne, que reparte qui avait un jour été déposé ici. Des communications existaient probablement entre leurs établissements de soins, là-bas, et les nôtres, entre leurs administrations, là-bas, et la nôtre. On aurait aimé parfois un partage plus respectueux du jour et de nuit (« l'on dit bien que hors d'icy il y a une terre neufve où ilz ont et soleil et lune et tout plain de belles besoingnes », citait-on souvent d'un livre très ancien, puisqu'au moins, ici, gardions-nous l'usage des livres, et cela compensait la nuit implacable, malgré tout ce que nous avions appris de l'électricité et des arts de l'éclairage : la nuit égale). Il est difficile à la plupart d'entre nous de se remémorer le moment où un des véhicules l'a déposé, à quelle date et venu d'où. Le passage du pont est violent pour qui l'affronte. Et le tenter à pied, « pire que l'Est », dit-on (une autre expression dont l'origine est mal définie, associée selon les

anciens à une ville comme la nôtre, ceinte par un mur). L'optique d'ailleurs suffisait : ébloui, quiconque sortait en devenait aveugle. Et de la lumière au noir, on avait l'impression d'un monde à tâtons. Nous autres avions appris à s'y orienter, s'y diriger : les nouveaux n'en avaient pas les codes. Alors on venait, nous tout du moins (bien rare d'apercevoir là-bas une silhouette observant l'entrée noire), et on regardait. Ce qu'on nous disait, de ce danger à traverser, peut-être ce n'était qu'une menace, une invention ? Mais tenter d'en apporter démenti risquait d'être cher payé, en cas que ce soit vrai : et ce n'est pas parce que les guetteurs des deux mondes étaient invisibles qu'ils n'effectuaient pas rigoureusement leur tâche. Ces véhicules hargneux, agités, qui seuls avaient en charge l'échange, on supposait bien qu'ils participaient d'une autre instance, elle bien au courant des deux lois, ou bien les dépassant. Qui saura ? On s'habitue à la nuit, ici, on en tire compensation : une sorte de Broadway perpétuel (c'était encore une de ces vieilles expressions sans source) disait-on : on avait nos galeries, nos rencontres, nos livres, et même nos voyages – que demander d'autre ?

motifs de plainte



Ici on pouvait venir se plaindre.

Dans la gare, on avait parfois du mal à suivre les indications : trop de ces bureaux et services, ou directions. C'était une double porte de verre, et il fallait sonner à l'entrée.

Un hall de verre carrelé, du mobilier gris, et un homme derrière un guichet. Des gens qui attendent sur des chaises : rare qu'il n'y ait pas d'attente, ici, mais qui leur en voudrait. On allait voir l'homme à son guichet. Si devant lui il y avait quelqu'un déjà, on attendait. S'il y avait plusieurs personnes, on attendait derrière les

personnes : ils avaient tendu un genre de ruban bleu élastique, sur des pieds de métal inox, on attendait à distance. On n'aurait pas entendu ce que le premier, là-bas, était en train de dire.

Ça allait relativement vite. Venait votre tour. On vous demandait si effectivement vous veniez vous plaindre, si vous aviez motif de vous plaindre. Pour moi, oui, c'était évident. On prenait votre carte : chacun a sa carte, et doit s'en munir.

Il la glissait dans son système de lecture optique, alors vous étiez dans leur machine. C'était fini pour l'homme du guichet, et sa tâche. Vous alliez vous asseoir sur une des chaises.

Vous disposiez d'un code d'appel, on surveillait les lumières orange avec les numéros qui s'affichent à intervalle régulier, précédés d'un signal sonore.

On ne se parlait pas, de chaise à chaise. Quand le nouveau code s'affichait, il était suivi d'une indication : D9, par exemple, signifiait que vous seriez reçu bureau D9.

J'ai attendu l'apparition de mon code : derrière l'homme du guichet il y avait une porte métallique grise plutôt lourde, à deux battants. L'ambiance changeait : des boxes vitrés à demi hauteur, une moquette marron, et des éclairages qui se limitaient à chacun des boxes. Je n'avais pas idée de ce que signifiaient les appellations comme D9, en fait c'était simple : elles étaient affichées en vert

au-dessus des boxes, et j'ai trouvé facilement le D9. C'était une dame de l'autre côté : elle m'a redemandé ma carte, la même.

« À titre de vérification », a-t-elle précisé. Je n'aurais pas pensé qu'on puisse tricher à cette étape-là. Il y avait cinq guichets d'ouverts, j'ai compté, occupé chacun par une silhouette penchée, et une autre silhouette en tenue bleue réglementaire de l'autre côté de la table, entre les parois du box. On n'entendait pas de bruit : à cause de cette moquette tout d'abord, du plafond très haut avec ses canalisations techniques, ses gaines et câbles, et puis l'épaisseur des parois de verre séparant les boxes.

Qui, de toute façon, aurait souhaité parler fort, lorsqu'il s'agissait d'exposer le motif de sa plainte ? C'est ce que me disait la personne du guichet D9 : « Vous souhaitez donc exposer le motif de votre plainte... »

Cela prenait du temps, mais évidemment, une fois qu'on était là, sur ce tabouret tournant de cuir noir (j'ai observé : tabouret tournant de cuir noir, pied scellé fixe sur le sol, et puis un second à côté, on pouvait donc venir se plaindre à deux, accompagner un ami, je crois, n'aurait pas été permis – on se plaint seul –, mais venir en couple, ou se faire escorter d'un de ses parents, ou escorter soi-même son enfant, si c'est l'enfant qui avait eu motif de se plaindre).

« Nous avons à établir quelques renseignements préalables », m'a dit la personne que j'avais en face, à mesure qu'un écran avec une suite de cases blanches s'affichait sur sa machine.

Je voyais bien ses mains, dans la lumière, et j'ai remarqué une bague. Je percevais peu son visage, j'ai supposé que c'était par discrétion : cela les engage moins, eux qui reçoivent les plaintes. Et ce n'est pas leur travail de les régler, ni de permettre que vous leur demandiez plus que d'établir strictement ce qui vous a amené là.

« Il s'agit juste de vérifier », a-t-elle précisé.

C'est aussi qu'on a plusieurs bureaux de cette sorte dans la ville, mais qu'on n'est pas libre de celui susceptible d'accueillir votre plainte : c'est d'ailleurs normal, dans bien des domaines nous avons à obéir à la cartographie administrative de la ville, on en a le réflexe. Mes renseignements étaient corrects, on est passé à la page écran suivante : je m'étais renseigné, avant de venir.

« Nous allons maintenant établir la catégorie de la plainte, m'a-t-elle précisé d'une voix remarquablement calme, et puis l'évaluer selon les grilles de traitement. »

J'ai suggéré que peut-être je pourrais en tenir le récit, faire état de mes motifs, et puis elle décider de ces paramètres d'évaluation.

« J'ai une procédure à respecter », a-t-elle dit.

Elle avait commencé à entrer différentes données : pourtant c'était seulement celles de la carte que je lui avais remise : « On ne s'en sortirait pas, sinon », elle a insisté.

jonction



On était arrivé donc au moment de la jonction. On se séparerait de la ville. La frontière, ses bâtiments, était comme un mur, on n'y rentrait plus comme cela : arriver c'était facile, avions, trains, voitures, il en arrivait de tous côtés, mais de l'autre côté de la ville. Ici c'était la sortie, la sortie seulement. On ne se préoccupait plus de confort, vraiment pas. On vous conduisait au bâtiment des Attentes. On vérifiait ce que vous emportiez. D'aucuns s'en tiraient en tentant de plaisanter : – On a connu les mêmes scènes en des temps qu'on croyait pires, qu'on aurait cru finis. Visiblement, c'était bien trop compliqué pour les types en uniforme (une femme d'ailleurs, qui lui avait intimé l'ordre

d'avancer sous le portique), ce qu'avait dit cet homme, le seul qui avait osé parler. Moi j'avais compris, mieux valait passer inaperçu, le tenter. J'avais ces objets dans ma sacoche, dans le peu qu'on nous laissait, au moins restait-il possible de garder ses écrits, ses images – ce que vous étiez à l'intérieur, telle était la définition suffisante de la mémoire, pour cela aussi il y avait eu des précédents, qu'eux ignoraient bien. Un seul sac, mais ceux qui s'étaient avancés dans les usages numériques perdraient moins. Qu'est-ce que je laissais, dans la ville ? On s'en irait, on s'en irait. Les voies ne seraient pas longtemps parallèles. Ils remplissaient un train, puis un autre. On vous convoyait aux wagons, on enjambait des voies. On entendait le bruit d'engins de chantiers, on apercevait les dernières grues tourner. On ne reviendrait pas dans la ville. L'homme, tout à l'heure, avait exagéré : il ne s'agissait pas d'un recommencement du pire. Tout était banal, terriblement plus banal, juste à la dimension de ce monde, qui nous expédiait. Nous étions à la jonction : on savait que cela viendrait. Voilà, on y était.



des hommes s'enfuyaient

On diffusait leurs portraits : mais ils se fondaient si vite dans la ville anonyme. C'étaient après tout des hommes comme tous les autres : pas de trait singulier ni remarquable pour se distinguer de la foule des autres.

Tout ce qu'on savait, c'est cela : ces hommes s'étaient enfuis. Les établissements étaient pourtant surveillés, dotés de leurs propres systèmes de sécurité. Des murs, des caméras, des pointages à heures fixes, contrôles à l'entrée et la sortie, badges électroniques. D'où venaient les défaillances ?

On les recherchait. On s'habituation à la présence des uniformes, on s'habitue soi-même à être considéré, peut-être, comme un

des fuyants. On filait vite, personne ne s'attardait. On craignait, chez soi, le coup de sonnette, l'arrivée des voitures noires.

Au travail, c'est les grands couloirs, les heures réglées, les bureaux vitrés – on s'occupait pour vous de la bonne marche : mais n'était-ce pas d'établissement comme le vôtre, précisément, que provenaient les fuyants ?

La première fois, c'était un scénario prévisible : journaux, reportages télévisés. On ne les retrouvait pas, en général. Puis on avait compris – temps de menace. Catastrophe en préparation. Temps sombre sur la ville.

Les fuyants nous avertissaient.



une vue évidente de l'angoisse

On marche dans des villes sans savoir. On a croisé une boulangerie, on vous indique où est la Poste. On n'est pas seul : il y a l'encombrement habituel des voitures, et d'autres aussi qui passent, dans la rue, visiblement pris à des occupations qui leur sont familières.

Il y a les fenêtres et la trace que tout cela est habité. La question n'étant pas de savoir si on aimeraient soi-même vivre là, derrière ces fenêtres, ou travailler là, dans cette tour de bureaux, cité administrative et les choses tristes et mécaniques qui s'y traitent, touchant aux impôts, aux emplois, aux soins.

Je ne sais pas si c'est cette église engoncée dans son cube de

ciment : est-ce que seulement je l'avais vue, lorsque je m'étais arrêté, avec cette crispation – et on les reconnaît bien, ces moments où l'angoisse vous prend.

Les signes ensuite paraissent d'évidence : la ville avait subi pendant la guerre une destruction totale. On pouvait oublier la guerre, mais l'urbanisme des reconstructions, dans la plupart de ces villes côtières, semblaient avoir voulu en elles cette définitive géométrie du deuil impossible, ou de la confiance en je ne sais quel progrès rationnel, jolies tours, rues droites et carrefours larges. Cela aussi devait contribuer à l'angoisse (personne n'attendait jamais, ici, l'autobus).

On enterrait donc, on mariait, là ? Je n'aime pas ces signes écrits, concernant le stationnement, le nom des rues, l'enseigne de telle boutique, l'éclairage pour la nuit, et même ces décos florales appendues, tout cela trop ostensiblement fait pour rassurer.

J'avais eu une curieuse discussion, auparavant tout juste : qu'était cette ville, vue d'en haut ? Et si on surplombait, ici, tout soudain, l'ensemble de ces cubes, ces carrés, ces rues, au lieu de se glisser dans leurs interstices, elle deviendrait quoi, la ville, un jouet ? Et voir au travers des toits et plafonds, d'en haut, elles font quoi, les silhouettes invisibles, que chaque boîte abrite, et superpose ?

Non, ce n'était rien. Ces crises me sont familières. Je dois les surmonter, les maîtriser. Je n'ai pas retouché la photographie : j'ai regardé à nouveau, la silhouette avait disparu, soufflée. Pourtant, tout ici tellement géométrique.

Aspirée où, pour quoi ? Ce n'était plus de l'angoisse. J'ai failli crier. Je crois même avoir couru mais non, plus personne. Rien que ce mur. J'ai reculé, lentement, me suis éloigné. Une fois loin j'ai fait demi tour.

Je ne suis plus revenu à ce carrefour.

organisation du travail



Je sais ce que c'est l'organisation du travail : nous avions des cours intitulés comme cela, autrefois : « organisation scientifique du travail » (dans nos emplois du temps, abrégé : « O.S.T. »). On y étudiait les dispositifs physiques pour le travail à la chaîne, ou ce que nous nommions « travail en temps masqué », ce qui se faisait sans votre intervention et vous permettait d'accomplir une autre phase dans l'intervalle.

Les machines étaient limitées, à l'époque : tout passait par des diagrammes à l'encre de Chine de diverses douleurs, et des fiches cartonnées dont l'ultime atterrissait sur le poste du travailleur lui-même.

Bien sûr, avec les écrans, tout cela avait tellement évolué. L'univers du travail ne pouvait plus être considéré comme clos sur lui-même. Conquérir de nouveaux clients, imposer des usages inédits se comparait à une vraie chasse, incluant la présence symbolique de votre entreprise dans l'infinité circulation des réseaux. De même, pas de vrai travail dense sans compréhension fine de cette mutation du monde : on avait d'abord estimé que 20% du temps décompté de présence pouvait être affecté par l'intéressé à ses courriers et navigation privés. Mais il était difficile (ces logiciels espions étaient finalement faciles à détourner) de l'évaluer sans empiéter sur ce domaine où – avouons-le –, nous avions peu de repères : cette navigation privée relevait-elle du travail, de l'évasion, ou d'une simple diversion rendue si facile par l'écran ?

Alors on avait tenté une nouvelle expérience, radicale : dédoublement de tous les postes de travail, association du personnel en binôme. La contrainte, que chaque binôme s'engageait à respecter strictement, était ce que l'on disait « chaîne continue du travail » (en abrégé : « C.D.T. ») : l'un travaillait, l'autre naviguait, puis, à intervalles qu'il leur revenait d'apprécier, on permutait.

Gâchis ? Qu'on se souvienne, dans n'importe laquelle des

entreprises, n'importe quel service où vous auriez passé, la rentabilité effective du travail, depuis Internet ou même avant : les heures rêveuses, les conversations avec les collègues, le temps social évacué aux machines à café, cantines etc. Avec le binôme, on parlait de « présence tendue ». La marche en avant était rigoureuse : c'était presque un côté sportif, un qui montait à l'avant, l'autre respirait juste derrière, et, en garantissant que son collègue travaillait réellement, assurait sa propre liberté. Nous y avions énormément gagné. Dans ce temps de navigation libre, on éclusait vite ce qui relevait du loisir ou du privé (qui passerait sa journée à visionner des films, et les informations des journaux et autres n'étaient neuves qu'une fois par jour). Bien au contraire, c'étaient des idées sur nos buts et résultats, des expérimentations, des petits raids vers la concurrence.

Maintenant, c'est la totalité de nos bureaux que nous avions réorganisée selon le principe des postes jumeaux. On disait que cela avait d'étranges répercussions, pour certains, sur les heures non travaillées, et la vie privée. Cela évidemment ne nous concernant pas directement.

chiens transparents

C'était depuis qu'on avait eu cette idée d'élever et de reproduire les chiens transparents. Où ils étaient avant, dans leur environnement sauvage, et où ils ne gênaient personne, les chiens, peut-être on aurait mieux fait de les y laisser. Au début on n'y croyait même pas, à cette histoire, on avait mis longtemps à vérifier la validité de leur existence.

Et puis on les avait acclimatés, reproduits, exhibés. Puis vendus, et cher : il y avait eu une mode, de ces chiens transparents. Tellement plus original que ces chiens d'attaque, agressifs, aux oreilles brûlées, qu'on promenait en muselière et qu'on faisait s'affronter dans les caves. Et tellement plus valorisant aussi que ces chiens pour salons de prestige, prix et pedigree.

On fait toujours ainsi, dans nos affaires humaines : d'abord

comme jouet, puis cela se répand, se banalise. Et dans la vie quotidienne, ils devenaient vite une charge. Les chien en appartement, passe encore : mais invisibles ?

Alors les gens les relâchaient, dans les parcs, les parkings. Ce n'étaient pas le type d'animal à revenir à votre maison si vous l'abandonniez. Il s'établissaient dans les caves , les escaliers : et tant désormais de vieilles usines, de bureaux vides. Et ils proliféraient. Moins de saleté, dans les villes, c'était l'avantage : ces chiens vous débarrassaient des saletés. Y compris, on avait mis longtemps à le comprendre et c'était inespéré, les déjections de leurs semblables – on y gagnait.

On y gagnait ? Au début, oui, certainement. Mais maintenant ? De toute façon, les autres chiens, plus. Évacués par leurs concurrents. Les chiens invisibles étaient partout. On avançait, tôt le matin, dans les rues qu'on croyait désertes, ils vous accompagnaient, vous frôlaient. Dans les rues animées de la journée, moins perceptibles, ils leur fallait de l'espace, une liberté de course. Que tout aille bien, et ces chiens vous faisaient la fête, on les sentait même parfois qui vous léchaient les mains, vous sautaient dans les jambes.

Et puis d'autres jours le contraire : une tension. Avancer devenait un risque. On aurait entendu le monde grogner. Un geste

brusque, et il pouvait mordre.

Alors on se regarde tous chacun comme si c'était la faute de l'autre, et c'est insupportable.

Puis se dire qu'on en a marre, oui, même lorsqu'ils restent indifférents, les chiens : les savoir là, vous frôlant, courant, vous séparant les uns des autres, et tout cela transparent, invisible. Même la ville propre, puisque si propre maintenant, se sentir étranger, pas en confiance avec ce qui nous entoure.

Il y avait ce moment, cependant, au crépuscule, dans la lumière blafarde des villes, et éclairage rasant, qu'ils apparaissaient les chiens. Pas distinctement, pas vraiment : mais leurs yeux, si. Des yeux jaunes, brillants. On les distinguait bien, on tirait.

Alors on avait pu commencer de s'en débarrasser, des chiens transparents.



tournesols en souvenir d'Hadopi

Ça y est, les pylônes avaient été installés. Ce n'était pas simple. Il fallait d'abord éviter les circulation intempestives de machines portables, et les transports de machines lourdes d'un quartier ou d'une cité à l'autre. Ces barrières de métal peintes par juste économie à l'antirouille rouge y pourvoyaient : c'était parfait, ne passaient que les véhicules et les bagages vérifiés.

On avait eu plus de mal pour les machines fonctionnant directement dans les appartements, les entreprises. Les flux transitant par les bornes et les standards n'étaient pas détectables avec assez de précision. On devait opérer par recouplement territorial. Toutefois, dessinés par un de nos artistes de référence,

ces pylônes ne gâchaient en rien le paysage des villes. L'artiste les avait appelés des *tournesols*, on replantait en somme la ville de fleurs.

Si la circulation des véhicules avait perduré, ils n'auraient pas été efficaces. Mais est-ce que tout le monde n'en avait pas assez, de la circulation automobile ?

On l'avait dit, et on avait inscrit le mot dans le projet de loi : il fallait «mailler». Un tournesol ne servait à rien. Trois ou cinq tournesols en réseaux permettaient immédiatement la localisation des flux, et donc les utilisateurs parasites, les faux joueurs, les provocateurs (même si ceux qui appelaient à l'insurrection, la désobéissance, le piratage, on les avait éliminés assez vite).

Qui disait que les tournesols, envahissant les aires libres de la ville, la déparaient ? On avait tant de pylônes pour tout. Les poteaux d'alimentation électrique, au début de l'autre siècle, on ne s'y était pas habitués ? Les réverbères d'éclairage public, pour surveiller la nuit, on ne s'y était pas habitués ? Et les parc-mètres, et les couloirs de circulation des autobus ?

On s'accommoderait parfaitement des tournesols.

chambres d'invention



Dans ce dispositif de récit, le point de départ était constant : un personnage, le narrateur, est dans une pièce close, dont nous ne savons pas le contexte. Ni les pièces adjacentes, ni s'il s'agit d'une maison, d'une tour, d'une cave, d'un village. Si, passée la porte dont on comprend l'existence, c'est un couloir, un escalier, d'autres personnages comme celui-ci, une communauté, ou au contraire la plus parfaite solitude dans la ville.

Dans ce dispositif de récit, l'important c'est que le narrateur, évidemment, le sait, tout cela : alors pourquoi l'énoncerait-il ? Le début d'un récit est forcément l'instant où quelqu'un, ou quelque

chose, en trouble l'ordre stable.

Ainsi, peu importe que le personnage qui se fait le narrateur du récit (par la force des choses, le récit ne sachant que ce qui le concerne) soit assis à une table et écrive, soit sur un canapé et rêve, soit au milieu de la pièce, posé sur une chaise ou un tabouret, et soit concentré sur ses pensées.

Importe la séparation du monde et ce qui lui porte atteinte. Une pièce vide n'est jamais totalement silencieuse. On perçoit de loin la ville, on perçoit aussi l'intérieur de l'immeuble, de la tour, de la maison. Une pièce vide n'est jamais indépendante du régime des heures : quand bien même elle ne prend jour que par une fenêtre dépolie, un velux, ou pas de fenêtre du tout, la perception du jour et de la nuit des autres, ou du temps en général, n'est pas absente. D'ailleurs, une des figures archétypes de ce mode de récit, l'homme en détention, dans le régime carcéral à identique reproduction selon les heures et les jours, inclut a minima ces variantes.

Importe l'événement qui rompt l'état précédemment stable et inaugure le récit. Peut le précéder une angoisse, une tension, un autre événement : le condamné à mort attendra ici qu'on l'informe de la date d'exécution, le bourreau qui entre avec ses poignards n'est que le prolongement d'une histoire plus ancienne.

Cet événement peut être parfaitement banal, presque indiscernable : un retard pour la logeuse à vous apporter votre café, le souvenir d'une phrase entendue et qui sur le coup ne vous avait pas marqué, un objet singulier, une attente qui n'aurait pas dû être si longue.

Tout un ensemble de récits fantastiques se suffisent de ce dispositif élémentaire. C'est le point de départ qui est curieux à scruter, et cette façon dont le lieu isolé, cette simple chambre d'invention, ne suppose pas qu'on connaisse son lien à la ville, son insertion dans quel labyrinthe.

Le défi, c'est que disposer d'un tel point de départ ne règle rien quant à votre propre capacité à l'utiliser. Voir la réflexion de Georges Perec sur un lieu inutile. On peut tenter d'en construire des variantes systématiques : ainsi Franz Kafka. On peut tenter de se l'appliquer comme recette à soi-même : ainsi la «journée de silence» que s'imposait chaque lundi (ou, dans une période ultérieure de sa vie, plutôt le dimanche) Henri Michaux, sans manger ni parler, ni répondre au téléphone, disposant ainsi seulement d'un tabouret dans une pièce blanche.

En ce cas, l'invention d'une histoire, disposant d'une première phrase de départ, peut consister à seulement se demander : quelle phrase peut venir après cette première, et ne pas bouger qu'on ne

l'ait décrochée. Un des plus grands mystères de la vie de Henri Michaux, outre ces rencontres avec Borges, en Argentine, dans une période où ni l'un ni l'autre n'était encore un maître du fantastique), c'est qu'à mesure qu'il avance sont traduits de nouveaux textes de Franz Kafka qui chaque fois sont l'anticipation de ce qu'il est en train lui-même de conquérir.

Il n'y a pas de grandes pointures du fantastique qui ne s'y soient essayés, de Balzac à Gustav Meyrink dans son *Golem*, ou Herman Hesse dans son *Steppenwolf*, ou d'Edgar Poe dans *Le puits et le pendule* à Samuel Beckett dans *L'Innommable*, ou même Alain Robbe-Grillet. Pourtant c'est sans promesse : vous vous donnez comme point de départ cette pièce, et vous y positionnez votre personnage. Vous pouvez l'y faire marcher de façon inquiète, vous pouvez même le placer en crise, à se jeter contre les murs, ou prêt à se pendre pour de vrai, là, directement au fil nu de l'ampoule électrique qui l'éclaire.

Le départ le plus classique pour cette forme particulière de récit, c'est qu'à l'instant où il démarre un autre personnage entre et s'adresse au premier, cela en général suffit, et en général aussi à votre propre surprise. Ce qu'ils disent peut même être parfaitement tautologique : «Vous faites quoi, là ? Vous êtes là depuis longtemps ?», j'exagère un peu mais quasiment pas.

Pour ma part, j'essaye en ce moment de procéder d'autre façon. Je décris la maison, j'installe les couloirs. Chaque pièce ébauchée, chaque personnage installé, peu importe qu'il ne s'agisse que d'un début flou d'histoire, peu importe même qu'il ne se passe strictement *rien* : le personnage, enroulé sur lui-même à terre contre un coin de cloison, dort.

Ce qui compte, pour moi, c'est que pièce après pièce se constituent des galeries, des étages, des passerelles. Un personnage peut répondre à un autre. Parfois, dans ces chambres closes, les chambres d'invention, j'installe un ordinateur, un écran. La fiction naîtra de ce qu'il en fera, mon personnage, de son ordinateur et de son écran.

Le mystère reste toujours celui de la lecture : comment une histoire vous embarque et ne vous lâche pas. Kafka, Michaux et les autres le savaient bien. On ne décide pas soi-même de cette possession-là. Dans telle chambre, j'installe le personnage devant un livre, ou un carnet : ce n'est pas forcément un atout supplémentaire. Dans une autre chambre, j'ai installé des bibliothèques, et déterminé ce que chacune accueillait de livres. Bizarrement, lorsque je commence ainsi ces descriptions, je ne suis plus en mesure d'y placer ce personnage unique, singulier, par quoi commencerait l'histoire.

Ainsi, dans ce cas, c'est moi-même qui arpente ce lieu des galeries, qui m'établit dans les chambres vides, ou m'adresse à ces personnages que j'y retrouve, parfois à m'attendre (ou la suite de l'histoire sur leur propre carnet) depuis des mois ou des années.

Je reviens désormais souvent dans ces chambres, je les parcours. Je sais facilement, en quelque ville et hôtel ou train que je sois, revenir dans le lieu même de mes histoires. Ce que je voudrais, par le rêve même s'il faut, c'est parvenir à comprendre cette liaison au dehors : où, par quel chemin, et dans quelle ville ?

La littérature fantastique est une énigme aussi à elle-même.

visa d'entrée



Ce n'était pas si facile, d'obtenir son visa d'entrée.

On devait en arrivant montrer un billet de retour, valide. Sinon, demander un permis de résident, ou un permis de travail. Dans le premier cas, à vous d'établir que vous disposiez des ressources nécessaires, et que votre séjour était fondé, par quelles raisons. Dans le second cas, c'était à votre employeur d'établir qu'il n'existaient pas, sur place, de personne susceptible d'effectuer ce travail.

On vous donnait bien sûr toutes les indications, les services où s'adresser – mais les directives variaient selon les provinces – pour ouvrir un dossier personnalisé. Alors vous communiquiez ce

numéro de dossier obtenu préalablement au service des visas (on vous précisait aussi qu'il était «communiqué par voie électronique à la totalité des points d'entrée» au nouveau monde), et on vous donnait réponse dans un délai de trois semaines maximum.

Bien sûr, on pouvait peut-être imaginer se contenter du visa touristique avec billets de retour : mais pas grand-chose de possible sur place en termes administratifs, même pas mettre vos enfants à l'école, quant à vous-même bénéficier d'un travail, exclu. On n'aurait pas cru ça si difficile, pourtant : ils se vantaient du cosmopolitisme de telle de leurs grandes villes, et après tout est-ce que ce n'était pas le pays entier qui s'était bâti de ces apports ? Mais la vieille terre se rigidifiait partout. Bien loin, l'idée d'un eldorado de vie facile, pourvu qu'on accepte d'ici la rudesse et l'espace, qu'on se fasse à leur silence concernant eux-mêmes, et la façon dont silencieusement ils accomplissaient, partout où ils étaient, leurs tâches et travail.

On vous expliquait surtout qu'il y avait une part assez considérable d'exceptions.

C'est cela, qui parfois était difficile à comprendre : qu'on vous refuse l'accès ordinaire, parce qu'on vous considérait comme une exception. «La liste de nos exceptions est trop grande, cela

complique au lieu de simplifier», avait avoué l'employé. Ainsi, selon que vous veniez en qualité d'inspecteur d'incidents ou d'accidents, que vous étiez ecclésiastique ou témoin d'un fait non ordinaire, que vous pouviez attester être là pour études, ou artiste en tournée, ou.... Alors le mieux, vous expliquait-on, était de prétendre à conquérir de vous-même votre droit d'entrée. Le bâtiment était une ancienne usine, directement entre l'aéroport et la ville. Si les conclusions étaient négatives, on vous ramènerait aux avions sans même vous l'avoir fait traverser, la ville. Ceux d'ici connaissaient bien ce vieux bâtiment, facilement visible : une ancienne usine, avec encore la vieille cheminée de brique rouge. Un bâtiment plat au milieu, pour l'administration, les guichets et les papiers : tout cela solidement protégé, portique de détection, consigne pour les cartables et appareils électroniques, puis premier guichet de tri avant qu'on puisse disposer d'une consultation éventuelle à l'étage.

Ils étaient accueillants, avaient leur franc-parler, mais c'était de derrière leurs guichets transparents, à verre blindé (*wickets*).

Tout autour, les chambres ne proposaient pas le confort de chambres d'hôtel. Vous aviez trois semaines, peu importe le confort : l'enjeu, c'était sortir, mais côté ville, votre visa dûment rempli avec votre passeport dans le cartable repris.

De la structure en U, on n'aurait pu entrer ni sortir, que par ce premier couloir avec le portique et les guichets. Au fond, une passerelle donnait accès aux couloirs des chambres. Les vitres restaient closes, une cantine vous offrait gracieusement une nourriture banale mais suffisante, et vous aviez du temps pour établir votre dossier.

C'était une sorte de défi : démontrez et convainquez, établissez l'intérêt pour vous et pour nous (c'était la formule officielle, lorsqu'on sollicitait son admission), de votre présence ici sur ce sol, dans nos villes. Le refus serait définitif, mais après acceptation on vous laissait en paix.

J'avais décidé de tenter cette voie. J'avais trois semaines pour y réussir.

la ville était triste



On était triste. Beaucoup plus triste qu'on voulait bien l'avouer.
On avait perdu du terrain.

Ce n'était pas tant du côté de l'ennemi : qu'ils gagnent, c'était une bataille, et rien de plus fluctuant, voire cyclique, que ces résultats. Qu'une petite escouade de polichinelles vides abandonnent leur coquille déjà jolie, déjà dorée, mais pas assez à leur goût, pour venir se complaire dans un rôle aussi creux, aux ordres directs du chef, cela ne nous concernait pas vraiment non plus : on n'avait jamais eu affaire à eux, on se contentait de les rayer de son atlas.

C'était plutôt ce mouvement général qui effrayait : ne plus

entendre d'autre point de vue. Les radios, par exemple, devenaient tristes. Ce qu'ils mettaient en place allait durer, comment ne feraient-ils pas peser tous leurs efforts sur leur propre durée. Ce qui était triste, c'est cette valeur moyenne qui perdurait, quand tout s'écroulait autour : usine qui ferme, mais c'était là, juste à côté de chez toi. Réformes mises en place, mais cela affectait même les nouvelles têtes, à l'école maternelle ou primaire, quand tu passais auprès.

Et pourtant le jeu continuait : on disait d'un ton un peu triste que les étudiants n'achetaient plus de livres, mais on mêlait les chiffres de ces pavés à lire dans le métro ou sur la plage (c'était le cliché, personne ne lisait plus que «sur la plage»), et on se gardait de diffuser les chiffres concernant les plus nécessaires – on se moquait de vous, même, qui prétendiez savoir la frontière. En tout cas, dans l'architecture c'était fait : on installait progressivement, dans les quartiers, mais aussi centre-ville, ces galeries à l'économie, toutes minces, censées protéger des vents et des pluies, ou vous permettre un peu d'ombre, mais avant tout évitaient le bruit du monde. Les radios, les journaux, plus besoin. Voir le voisin, le sans-abri, le chômeur, les immeubles, les chariots au rabais dans le super-marché, l'affluence veule à ces «soldes» comme si tout n'était pas déjà assez pacotille, plus besoin.

On ne vous séparait pas des autres, on ne vous séparait pas de vos amis, on n'interdisait pas d'adresse la parole à quiconque vous croisiez, mais il en était des galeries comme de climat politique : une inflexion, une nuance. On marchait à l'abri, et quand bien même les parois sont transparentes on ne regarde plus au dehors. On peut adresser la parole aux autres, mais le silence de la galerie est trop commode alors on se tait et on traverse.

On avait dit que la multiplication des galeries, permettre qu'on puisse aller de chaque point de la ville à tout autre sans les quitter (y passaient désormais, silencieusement et très vite, ceux qui savaient manier ces sortes de patins à quatre roues qu'on visse sous ses chaussures, une musique très forte sur les oreilles) allait favoriser les échanges, régler en partie l'encombrement automobile – il n'en était rien. Les galeries avaient recouvert la ville, et elles restaient vides, silencieuses. Tristes, oui : on avait perdu le goût de tout cela, le goût du monde. Une usine de plus fermait, les bureaux se vidaient, les librairies étaient vides, on continuait, pourtant.

proposé à titre gracieux par

www.publie.net

version au 27 juin 2009